

gnaler une contribution contemporaine à une querelle très vieille et, comme le sent trop bien M. Hartmann, délicate.

A. RÉBELLIAU.

§

Le dégagement de Saint-Séverin. — Dans le dernier numéro du *Mercur de France*, chronique « archéologie », il est question du dégagement de l'église de Saint-Séverin, par delà de l'ancien charnier. Ceci nous remet en mémoire les vers inscrits à l'entrée du passage qui conduisait de la rue de la Parcheminerie au cimetière :

Passant, penses-tu passer par ce passage,
Où, pensant, j'ai passé ?
Si tu n'y penses pas, passant, tu n'es passage,
Car en n'y pensant pas, tu t'y verras passer.

§

La Patrie des Artistes et M. Camille Saint-Saëns. — Dans un article de sa série *Germanophilie*, qu'il publia dans *l'Echo de Paris*, — comme on s'en souviendra longtemps, car elle a été commentée ! — M. Camille Saint-Saëns écrivait (numéro du 19 septembre 1914) :

L'Art, a-t-on dit, n'a pas de patrie, ce qui est absolument faux, l'Art s'inspirant du caractère des peuples. En tout cas, si l'Art n'a pas de patrie, les artistes en ont une. Ce mot, souvent répété, c'est moi qui l'ai dit le premier, et j'en revendique l'honneur.

A cinq ans de là, nous trouvions dans *L'Eclair* que M. Joachim Gasquet attribuait le dire à Degas, écrivant, un peu témérairement, sans doute, comme il convient à un poète d'Hymnes qui se mêle de parler peinture :

A propos de peinture, un mot encore de Degas, que l'on n'a rapporté nulle part et qui prend son plein sens aujourd'hui. Comme je ne sais plus quel Barbussien de la palette s'en allait criant : *L'Art n'a pas de patrie ! — Mais les artistes en ont une*, répondit, méprisant, Degas...

Allons, allons, ni vous, Saint-Saëns, ni vous, Gasquet, ne savez votre histoire ! Il y eut, en effet, un Monsieur qui s'appelait Pasteur et qui, en mai 1895, lorsque l'*Académie des sciences* de Prusse lui adressa la *Croix du mérite* — à lui qui, en 70, avait déjà renvoyé tous ses titres allemands ! — écrivit une lettre retentissante où vous devriez savoir que se trouve cette déclaration liminaire, dont la paternité, aussi bien, le modeste et génial savant se serait certes gardé de se l'attribuer, — ces sortes d'adages étant aussi vieux que le monde civilisé et le problème de leur origine étant un de ces *puzzles* historiques où a coutume de s'exercer la sagacité des rats de bibliothèques ! — mais qui n'en détruit pas moins les prétentions de nos épigones :

Messieurs, la science n'a pas de patrie, mais le savant en a une. Comme

savant, je suis tout particulièrement honoré, etc., etc. Mais comme homme, je suis Français avant tout et ne saurais accepter cet hommage... — C. P.

§

Un précurseur de Raspoutine. — L'étrange mystique de Raspoutine, quand elle nous fut révélée dans une série d'articles parus ici même, ne fut pas sans surprendre. Était-elle cependant bien nouvelle ? Ouvrez — car vous l'avez certainement dans votre bibliothèque — un livre publié il y a un certain nombre d'années. Vous y trouverez ces lignes qui sont l'expression parfaite — car l'auteur est un styliste — de ce qu'enseignait le moine russe.

... Et c'est là qu'il faut admirer l'économie de la religion chrétienne qui fonde principalement le salut sur le repentir. Il est à remarquer que les plus grands saints sont des pénitents, et, comme le repentir se proportionne à la faute, c'est dans les plus grands pécheurs que se trouve l'étoffe des plus grands saints. Je pourrais illustrer cette doctrine d'un grand nombre d'exemples admirables. Mais j'en ai dit assez pour vous faire sentir que *la matière première de la sainteté est la concupiscence, l'incontinence, toutes les impuretés de la chair et de l'esprit*. Il importe seulement, après avoir amassé cette matière, de la travailler selon l'art théologique et de la modeler pour ainsi dire en figure de pénitence, ce qui est l'affaire de quelques années, de quelques jours et parfois d'un seul instant, comme il se voit dans le cas de la contrition parfaite.

Raspoutine, à en croire la chronique, avait un entrain inépuisable pour modeler en figure de pénitence cette matière première de la sainteté, et la contrition parfaite était pour lui l'affaire d'un seul instant qu'il était habile à répéter. Se doutait-il qu'il mettait ainsi en action une des maximes de M. Jérôme Coignard, car c'est à *la Rôtisserie de la Reine Pédauque* que sont empruntés les propos ci-dessus. Après les avoir rapportés, Jacques Tournebroche ajoute : — « Je ne laissai pas de sentir la haute sagesse renfermée dans les maximes de mon bon maître. Je craignais seulement que cette morale, au cas où elle serait pratiquée sans discernement, ne portât l'homme aux plus grands désordres. »

Sans doute Raspoutine, moine russe, a-t-il manqué de discernement en pratiquant la morale de Jérôme Coignard, moine français, et c'est là ce qui l'a perdu.

§

Les conseils de Novelli. — On publie en ce moment, à Rome, un volume qui obtient un gros succès et qui, sous le titre : Feuilles détachées racontant ma vie, résume quelques-uns des plus beaux souvenirs de l'existence d'Ernest Novelli. Le grand acteur italien mourut avant d'avoir pu terminer ses mémoires ; son fils, Enrico, a réuni les pages qu'il avait déjà écrites et qui, d'une façon fort amusante, évoquent la jeunesse vagabonde du fameux acteur.